25.

L'ORACLE, 279
OU
LA SYBILLE
DE FONTENOY,
ODE.

PAR LA SERVANTE DU CURÉ.

A FONTENOY.

M. DCC. XLV.

LA SYBILLE DE FONTENOY, ODE.

NE ſuis-je pas auſſi d'Egliſe ?
Pourquoi mon ſilence profond
Enſevelit-il l'entrepriſe,
Où tout le Clergé ſe morfond ?
Du ſein d'un ſacré Sanctuaire,
Laiſſant l'Etole & le Breviaire,
Mon Maître au haut de l'Helicon,
Goûtera, pour le Grand Monarque,
Qui fait tant moiſſonner la Parque,
Toutes les faveurs d'Apollon ?

Le Vicaire en rimes en aille
Chantera l'invincible bras,
De ce Heros qui ſur la paille
Paſſe les nuits aux Pays bas !
Le Magiſter dans ſon Ecole
De ce grand Nom qui partout vôle,
Fera retentir chaque mur ;
Et le bruit de ſa voix tonnante
Portera partout l'épouvante
Juſqu'aux portes de Namur !

L'Enfant de Chœur perçant la nue
Au-deſſus des Heros Romains,
Aſſignera la Place duë
Au Triomphateur des Germains !
L'incommode ſonneur de Cloche,
Ainſi que ſur l'illuſtre Roche,
Où l'on éterniſe un Grand Roy,
Du faîte d'un Clocher ſuperbe
Chantera l'Anglois deſſus l'herbe
Dans la Plaine de Fontenoy !

Pour dire l'Exploit héroïque,
Où l'on connoît le Sang Bourbon ;
Le Marguiller de ſon Portique
Fera le Trône d'Apollon !
Quoi ! tout ce que l'Egliſe enferre
Suivra l'exemple de Voltaire ;
Et parmi mes dons enfoüis,
Moi, du vieux Curé la Servante,
Je ſerai triſte & languiſſante,
Sans oſer parler de LOUIS !

Je ſuis avec lui, quand l'Aurore
Dévoile la voûte des Cieux ;
Dans le jour, quand l'Amour à Flore
Enflâme le cœur & les yeux ;
Le ſoir, quand l'aſtre de lumiere
A fini ſa longue carriere,
Je n'abandonne point ſes pas ;
Tout eſt renverſé dans la Cure,
Si je n'en regle la meſure ;
Rien n'eſt bon, s'il ne me plaît pas !

Je dixme le foin dans les Granges ;
J'ordonne les enterremens ;
Je regle l'heure des Louanges
Du ſuprême Dieu des vivans ;
Le Bedeau, le Maître d'Ecole
Obéïſſent à ma parole,
Tout craint mes regards de travers ;
Je ferai tout dans le Village,
Et je n'aurai pas l'avantage
De faire pour LOUIS des Vers !

Lorſque tout le Clergé célebre
La Bataille de Fontenoy
Depuis l'Eſcaut juſqu'à l'Ebre ;
Je ne la chanterai pas, moi !
Lorſqu'encor la Paroiſſe entiere
Avec la trompete guerriere
Relevera le nom François,
En faveur d'un Prince que j'aime,
Je ne chanterai pas moi-même,
Le plus grand de tous les exploits !

Sur un Trepié de ma Cuiſine
Je veux apprendre à l'Univers,
Que c'eſt la voix de Jacqueline
Qui doit chanter LOUIS en Vers.
Comme ce Roy fait des miracles,
Je veux qu'on laiſſe à mes Oracles
L'honneur d'en publier l'éclat.
Toutes les vapeurs de ma bile
En moi forment une Sybile
Qui célébrera ſon combat.

Jalouſe de ce Diadême,
Qui rend illuſtres les VALOIS,
Londres, tu ſouhaittois, toi-même
Cette gloire pour tes Anglois;
Mais contre l'Empire de Rome
Quel fût jadis un vain phantôme
De ferocité de grandeur?
Carthage défaite, abaiſſée,
Vit ſa muraille renverſée
Par le bras d'un plus fort Vainqueur.

Afin d'éviter la ruine
De ces audacieux remparts;
Remplis de la force divine,
Tant de Bellone que de Mars;
Tu tentes le ſort des Batailles,
Mais ne ſçais tu pas que Verſailles
Eſt le ſéjour de la valeur?
Que c'eſt de là que part la foudre
Qui reduira l'Autriche en poudre
Sous les débris de ta grandeur.

Tu voulois avec l'arrogance
De quatre Peuples réunis
Vaincre le Monarque de France
Et ternir la gloire des Lys.
Quelle étoit cette audace vaine
Qui te fit ranger dans la plaine
Pour y défaire les François!
Il ne leur falloit qu'une tête.
Une eût ſuffi pour ta défaite,
Et pour une ils en avoient trois.

Le Roy qui de ſon rang Suprême
Se dépoüillant pour ſes Soldats,
Comme un ſimple Soldat, lui-même
Tente le hazard du trépas ;
Le Dauphin, Fils d'un digne Pere,
Dont il a la valeur guerriere,
Dont il ſuit la trace & la loy ;
Et ce Saxon, cet Homme illuſtre
Qui vivra juſqu'au dernier luſtre
Qui parlera de Fontenoy.

Avec ces trois célebres Têtes
Combien de Guerriers pleins d'ardeur
Affrontérent & les tempêtes,
Et les efforts de ta fureur ?
Tu tins la Victoire en balance ;
Mais tout cede aux Heros de France.
Du Roy, juſqu'aux Grands de ſa Cour,
Du Soldat, juſqu'au Capitaine,
Tout, quand tu fuïois hors d'haleine,
Devînt Alcide au même jour.

Borne à Barry ton entrepriſe,
Et ne reviens plus ſur les rangs.
L'Eſcaut a vu que la Tamiſe
N'a pas de Heros aſſez grands.
Avec l'Elbe la Seine enfante
Les vrais Conquérans que l'on chante.
Jadis du Tibre ils ſont ſortis.
Mais dans les Ceſars d'Italie
Rome n'eſt point enſevelie,
Rome vit encor dans Paris.

Ne reſiſte plus au tonnere,
Qui fait brêche à tant de remparts.
Conſens à la paix de la terre.
Cherche à plier tes étendars,
Il n'eſt point de muraille en Flandre
Que LOUIS ne réduiſe en cendre :
Tes plus grands efforts ſeront vains.
Fuſſe tu, pour rompre ſa courſe,
Jointe même aux peuples de l'Ourſe,
A leurs plus feroces voiſins ?

L'Aigle avec ſa fierté guerriere
Ne vôlera plus dans les Cieux,
Il eſt au bout de la carriere
Qui va le cacher à nos yeux.
Tout ſur la terre eſt variable,
Et ſous le Soleil rien n'eſt ſtable.
Le Lys doit couvrir l'Univers,
Et de l'Aigle prendre la place.
Si l'Aigle avoit eu moins d'audace,
Il fendroit encore les airs.

Ce n'eſt qu'en Servante de Prêtre
Que je fais entendre ma voix,
A force d'être avec ſon maître
On apprend à faire des loix,
On acquiert le droit de tout dire,
De tout faire & de tout écrire ;
Et comme au rang des beaux eſprits
Le Roy met toute ma Province,
Il me rend Sybile : & ce Prince
Fait ſeul & ma gloire & mon prix.

FIN.